CONTINENTAL SAIGON



Philippe Franchini

OLIVIER ORBAN

72
oct. 78

CONTINENTAL SAIGON

8° Ln 94
91975

PHILIPPE FRANCHINI

CONTINENTAL SAIGON

OLIVIER ORBAN

DL-20-07-1977-17130



© Olivier Orban 1976

A Ling Yao et Bao Wen.

1

I.

Tête de poulet, cul de canard

« *E natu un maschiu ! Un maschiu !* » « un mâle ! c'est un mâle ! » Mon père crie, explose de joie, indifférent aux grandes taches de sueur qui maculent son costume de shantung blanc. En ce dernier jour de décembre tropical, il a le bonheur d'avoir un fils.

La nouvelle n'a pas tardé à se répandre. Je suis né depuis une heure à peine que déjà ils sont tous accourus : les parents, les oncles, les tantes, les amis, les employés de mon père, ceux de mes grands parents. En foule ils sont venus apporter leurs vœux, célébrer l'événement. La famille vietnamienne est immense !

La plupart des hommes sont habillés à l'européenne, en costumes de toile blanche et cols durs trop larges pour leurs cous de Vietnamiens. Seuls les plus âgés ont revêtu la tunique noire traditionnelle et le pantalon blanc. Les femmes portent le *ao dai,* la robe vietnamienne stricte et chaste, de couleur grège ou mauve, qui écrase les seins trop menus, efface les lignes du corps. Leur large pantalon, blanc ou noir, ne laisse rien deviner ni de leurs hanches ni de leurs fesses.

Rassemblés dans la demeure de mes grands-parents, les voilà qui sourient de toutes leurs dents. Ils cancannent de tout, de rien, heureux de prodiguer mille conseils, qu'ils répètent inlassablement, s'extasiant sur le bébé : « *Dung tay ! Dung ba* ! » « Il ressemble à un occidental ! Il ressemble à son père ! » La fierté de cette paternité, ils sont les premiers à la comprendre. Leur éducation les a imprégnés des préceptes du vénérable *Livre des poèmes* chinois : « Des garçons naîtront à l'Empereur, ils seront couchés sur des lits, vêtus de belles robes, et auront pour jouets des tablettes de jade... Des filles naîtront à l'Empereur, elles seront déposées à terre, on les enveloppera de langes, on leur donnera pour jouet une tuile... »

Mon père est heureux, très heureux. Pourtant une sorte de

regret, une tristesse vient effleurer sa joie. Son regard s'attarde sur les vieilles femmes qui l'entourent : leurs doigts étincellent de diamants un peu jaunes et gros comme des bouchons de carafe; elles chiquent et recrachent l'horrible bétel[1] en longs jets répugnants qui vont s'écraser dans les petits pots de cuivre... Brutalement, il en veut à tous ces Annamites de leur politesse réservée, de leurs sourires de convention. D'instinct, et depuis longtemps déjà, depuis qu'il a épousé la douce Tam, il a décelé sous cette déférence apparente le rejet fondamental de tout ce qui est étranger. Aujourd'hui, plus qu'un autre jour, le Corse venu de l'île lointaine et farouche, aurait souhaité trouver un écho différent à l'exubérance de sa joie. Au pays natal on a l'habitude des embrassades chaleureuses.

Un instant, il rêve. Et si ce fils était né en Corse, dans le village maternel de Bastelica ? Il les imagine, les siens, venus en foule saluer la naissance de l'enfant. Il rit. Eux aussi ont ce goût des augures, de la superstition, cette manie des recettes de bonnes femmes. Décidément les raisons lui manquent de se sentir dépaysé dans ce pays d'Asie à la tradition millénaire. Même si parfois il lui est plus difficile de remarquer les similitudes que les différences.

Il n'ignore pas que les Français de la colonie affectent un grand mépris pour les Annamites et leurs croyances arriérées. Par conformisme intellectuel et social, il feint la même attitude, mais, au fond de son cœur, il ressent une certaine affinité avec eux. Lui aussi est superstitieux. Bastelica, le village de son enfance, est la patrie du grand sorcier, Magnificu Matteu, qui confondit le diable, le défiant de tendre une corde de sable d'une montagne à l'autre. Il se souvient encore de l'inscription gravée sur la maison du Magnificu : « *Non val sapere a chi la fortuna ha contro* ». « Le savoir n'est rien si la chance est contraire. » Et la chance, il y croit. A l'égal de ses beaux-parents et de sa femme, il se réjouit que son fils soit né sous le signe du Dragon, cet animal chimérique et légendaire qui apporte pluie et fortune.

Quand ma grand-mère a ordonné de préparer à l'intention de ma mère certaines recettes de diététique, il s'est contenté de hausser les épaules, convaincu qu'aucune n'était nuisible : un

1. Plante tonique, traditionnellement utilisée comme tabac à chiquer.

poulet aux pattes noires cuit à la vapeur, préalablement rincé à l'alcool de riz et mélangé de graines de lotus, auquel elle a ajouté des pruneaux, des amandes chinoises, et le fortifiant très apprécié des Vietnamiens, le *ruou con meo*[2]. Evidemment, il n'a pas été question un seul instant que ma mère aille accoucher à l'hôpital, ni même dans une clinique. Ma grand-mère qui préside à l'organisation de toutes les opérations familiales ne peut imaginer qu'un événement naturel puisse se dérouler ailleurs que dans son milieu naturel : la famille. Et mon père a approuvé, non sans prendre la précaution de faire venir un médecin français. C'est un avantage auquel peut prétendre la fille du riche Doc Phu Lê Van Mau, mandarin provincial de Mytho.

Mes grands-parents s'en réjouissent. Ils y voient l'occasion de montrer à leurs amis Vietnamiens à quel point leur gendre aime sa femme. Lui qui n'hésite pas à convoquer à domicile un docteur français. Dans l'esprit des Vietnamiens, les *Tay*, les Occidentaux, ne prennent femmes, concubines, servantes, que pour utiliser leur docilité et assouvir des besoins sexuels qu'ils supposent considérables. On les sait prêts à les abandonner dès qu'ils rentrent en France. Celles qui acceptent de s'unir à des Blancs sont méprisées. Jalousées aussi. A l'époque du mariage de ma mère, nul n'a compris pourquoi cette fille de famille se mésalliait de la sorte. Si encore son mari avait été administrateur des colonies ou riche banquier, mais jeune commerçant à ses débuts, cela frisait la déchéance. Mes grands parents ont été les premiers à désapprouver le projet de mariage. Hélas mon père est corse et amoureux. Il a alors vingt-six ans, dirige la petite société des Garages indochinois qu'il a créée, se sait sur le chemin de la réussite. Il prend le refus du mandarin pour une insulte et s'emporte au point de le menacer d'un fusil et d'enlever sa fille de force. La réaction est un peu théâtrale, mais, jointe à l'intervention de l'oncle de mon père, censeur au lycée français, et au profond chagrin de ma mère, elle finit par convaincre mes grands-parents de la sincérité des jeunes gens. Ils ne savent d'ailleurs rien refuser à la fragile Tam dont l'éducation, heureuse harmonie de la tradition et des idées nouvelles, fait leur fierté.

La susceptibilité des Vietnamiens n'est pas moins vive que celle

2. Le vulgaire Dubonnet.

des Corses. Et si mon grand-père est d'un caractère peu rancunier, ma grand-mère, elle, n'oubliera jamais complètement les menaces proférées pour la faire céder. Toute sa vie, elle continuera d'appeler mon père « Monsieur Occidental » et non « mon fils », comme tous les beaux-parents vietnamiens ont coutume d'appeler leur gendre. Comble d'ironie, toute sa vie « Monsieur Occidental » ignorera l'insulte : il ne parle pas vietnamien !

Pour l'heure, mon père ne songe guère aux nuages du passé, mais plutôt aux augures favorables qui lui ont annoncé une période de chance « *non val sapere...* » Sans attendre la fin de la sieste, pause sacrée, il se coiffe de son casque colonial, saute dans sa Buick noire et se dirige vers le boulevard Charner, où se trouvent les bureaux des Garages indochinois. En chemin il ne peut résister à l'envie d'aller claironner la nouvelle de sa paternité du côté de la rue Catinat. Il est sûr d'y rencontrer ses amis, attablés à la terrasse du *Continental*. Cet établissement, le plus connu de Saigon, est dirigé par son compatriote Frassetto. Là, au moins, il retrouvera les siens, il se sentira chez lui.

Le souffle du Dragon en poupe, mon père se met en devoir de s'imposer à la société cloisonnée et hiérarchisée du Saigon colonial, à ses riches beaux-parents. Ne voulant pas habiter leur demeure, aussi vaste soit-elle, il achète une belle villa, rue Mac-Mahon, au voisinage des Terres Rouges, la puissante société d'hévéaculture du Comte Etienne de Beaumont. Une façon d'annoncer la couleur, celle de l'ambition, une qualité fort répandue chez ces jeunes Corses que la pauvreté de l'île de Beauté oblige à s'expatrier.

La rue Mac-Mahon, comme la rue Pellerin, est située sur le plateau, une sorte de promontoire au-dessus de la ville où se dressait à l'époque de la conquête française et de l'amiral Rigault de Genouilly la citadelle annamite, devenu depuis le quartier résidentiel de Saigon. Dans les rues protégées du soleil par une grande nef de tamariniers, passent, tous rideaux fermés, les voitures des riches Vietnamiens et des Européens de la haute société saigonnaise, les pousse-pousse à deux roues tirés par de squelettiques coolies[3]. Sur les trottoirs qui ressemblent à des

3. De la transcription phonétique du mot chinois Ku li, littéralement « force de peine ».

sentiers de campagne tracés au milieu des herbes folles, seuls circulent les domestiques et les marchands ambulants.

De la rue, à travers les haies d'hibiscus ou les grilles de fer, on aperçoit les villas blanches, leurs fenêtres peintes en vert, leurs toits de tuiles rouges. Des jardins, s'élance l'effervescence d'une végétation tropicale, plus ou moins domestiquée, qui n'est pas sans évoquer les temps encore proches où Saigon n'était qu'un village, pris entre les marécages et la jungle.

La maison que vient d'acheter mon père dispose d'un jardin, d'une piscine et d'un court de tennis. Elle a les allures d'une forteresse à l'abri de laquelle mes parents, plus ou moins consciemment, cherchent à me protéger des problèmes sociaux et psychologiques que doit affronter un enfant métis. Mais là encore ce n'est qu'une apparence. De même qu'à l'intérieur de la villa les portes demeurent constamment ouvertes aux bruits et aux odeurs, rien n'est fait à l'extérieur pour limiter les échanges, ne serait-ce qu'avec la nombreuse domesticité et la parenté pléthorique du Doc Phu Mau, mon grand-père. Et c'est pour contre-balancer l'influence vietnamienne que mon père a décidé, sous le prétexte de venir aider ma mère, de renforcer le clan Franchini – déjà composé de l'oncle Dominique, le censeur, et du frère aîné Jean-Baptiste qui travaille au garage – en mandant d'Ajaccio sa jeune sœur Philippa.

A cette manière de vivre, rue Mac-Mahon, il faut ajouter le climat nonchalant et détendu de la Cochinchine. Le cloisonnement et la hiérarchisation y sont relativement moins strictes que dans le Tonkin et l'Annam. La douceur de l'air atténue les frictions, ne favorise guère les drames. Le snobisme colonial, bien davantage une maladie des petits Blancs que des grands, s'y trouve souvent corrigé par un pragmatisme bon enfant. Derrière la façade, où formalisme et traditions vietnamiennes répondent au comportement dominateur des colonisateurs, les accommodements de fait sont nombreux qui détendent les rapports entre les différentes communautés.

La façade, c'est le décor : la villa aux murs ocres, presque blancs, la toiture de tuiles rouges, les persiennes vertes, la vaste véranda envahie de palmiers plantés au cœur de larges vasques de céramique. La piscine sert peu, le court de tennis ne sert pas du tout, mais ils attestent de la situation sociale des propriétaires.

Dans le jardin, un gazon taillé à l'anglaise contraste curieusement avec le désordre des bananiers et des arbustes d'essences diverses. Les allées ont été recouvertes de gravier. Son crissement sous les pneus des voitures annonce pour moi le retour de mon père ou la visite d'un étranger.

A l'intérieur de la maison, l'ameublement, en bois d'acajou, a été commandé chez Lamorte, l'ébéniste français qui travaille « comme en France ». On y retrouve cette décoration coloniale, qui n'est jamais que la version alourdie et légèrement prétentieuse de ce qui se fait dans les provinces françaises. Mais ce qui sauve l'ensemble du mauvais goût, c'est le manque de recherche, la juxtaposition spontanée d'un buste de Napoléon et d'un vase de porcelaine bleu de Huê, résultat de la fort naturelle admiration paternelle pour l'Empereur, et d'un cadeau de mariage : la décoration n'a jamais été la préoccupation majeure des Corses, ni des Vietnamiens !

Et puis la façade des bourgeois colons, c'est encore le piano, instrument occidental par excellence, que ma mère est fière d'exhiber, car elle passe pour bien en jouer. Par là, elle révèle la qualité d'une éducation moderne à l'européenne. Nul chez les siens n'aurait l'idée de l'en blâmer, elle est la preuve vivante de la capacité de son peuple à rivaliser avec les Français sur leur propre terrain.

Derrière ce conformisme colonial, nous suivions un mode de vie des plus libres, fait d'un mélange d'habitudes corses et de pratiques vietnamiennes qui se juxtaposaient et parfois s'entremêlaient dans des domaines aussi divers que le langage ou la cuisine ; c'est ainsi que je m'accoutumai dès mes premières années à me familiariser à deux séries de sons et d'odeurs, de langues et de comportements, qui n'allaient se fixer en affrontements dramatiques que plus tard, le jour où il me faudrait quitter l'univers clos de la petite enfance.

Mes premiers souvenirs, je les tiens de ma mère, ma mère qui me portait dans ses bras aussi souvent qu'elle le pouvait, ainsi que le font généralement toutes les femmes asiatiques. Avec excès, pensaient souvent les Européennes lorsqu'elles confiaient leurs enfants à une bonne vietnamienne, ou à une assam[4]. Symbole

4. Nom, dérivé du dialecte cantonais, signifiant tante. On appelait ainsi les nurses chinoises spécialisées.

de la bourgeoisie coloniale, l'assam impressionnait les gens de la métropole; « Ces coloniaux doivent rouler sur l'or ! Il se payent des nurses pour garder leurs enfants ! » disaient-ils, ignorant que les salaires des assam étaient loin d'atteindre ceux des nurses anglaises.

En dépit du nombre de femmes vietnamiennes que ma famille aurait pu recruter avec facilité, le bon ton voulait que j'eusse, moi aussi, une assam. Ce fut mon père qui, très exigeant sur le chapitre de la présentation, décida de son choix ; elle était grande, 1,70 m, la démarche impériale, des yeux très bridés, un air hautain et rigide, accusé par le costume de fonction, la veste courte boutonnée haut et d'une blancheur immaculée, le pantalon large de soie noire. Quand ma mère était trop occupée ou trop fatiguée – elle ressentit peu après ma naissance les premières atteintes du mal qui devait l'emporter quelques années plus tard – je passais de ses bras à ceux d'Assam. Elle aussi avait la peau douce et lisse. Quand on évoque une race, on parle trop de la couleur d'une peau, l'élément le plus visible, on oublie son grain, ces impressions tactiles si fortes, ressenties dès l'enfance, et qui vont déterminer l'univers sensuel. Le mien fut la peau de ma mère, la peau d'Assam, leurs cheveux. Ceux de ma mère formaient une lourde masse noire qu'elle tirait soigneusement en arrière et nouait en chignon, transformant un élément rebelle et sauvage en une coiffure neutre, pudique, qu'on ne remarquait même plus.

Assam avait les cheveux coiffés de la même manière et mon émoi fut grand, lorsque bien plus tard, je l'aperçus entre deux rideaux entrebaîllés, retirer la petite épingle de jade plantée dans son chignon, puis dénouer et peigner ses longs cheveux épars. J'avais l'impression d'être le voyeur d'un acte obscène. Fasciné, je la regardais manipuler avec soin de minuscules accessoires, épingles noires et dorées, petits peignes aux dents serrées, minuscules miroirs ronds. Il me semblait, à la voir puiser dans ses pots visqueux tant de mystérieux ingrédients, être devenu le spectateur d'une cérémonie secrète d'alchimie.

L'épilation du visage m'effrayait bien davantage. La façon qu'elle avait de lisser la peau déjà tendue en utilisant comme lames de rasoir des fils de soie, transformait mon *assam*, ce personnage familier, en un monstre déroutant venu d'un autre univers.

Les sons qui m'entouraient n'étaient pas moins étranges. Il y

avait d'abord les voix vietnamiennes, qui tressaient un tissu sonore quasiment ininterrompu. Elles passaient du gazouillis le plus enfantin aux hurlements nasillards des disputes, finissant parfois dans la nuit humide en mélopées que rythmaient les vibrations d'une voix monocorde. Sur ce fond, retentissaient les appels ou les cris des marchands ambulants de soupe chinoise ou de friandises. « *Ai an bo bun khong* », chantait la vendeuse de bols de vermicelle au bœuf et aux herbes parfumées, en ralentissant devant le portail pour laisser aux clients le temps de venir. La voix plus claire d'une petite fille annonçait la dorure onctueuse des bananes frites : « *Ai an chuoi say, chuoi chieng khong ?* ».

Mais rien ne déclenchait mieux les claquements précipités des sabots de bois de Chi Ba, la bonne de ma mère, ou ceux de Chu Nam, le chauffeur, que le battement des bambous du marchand de *hu tieu* ou de *mi,* que les Français appelaient « soupe chinoise ». Car si on pouvait cuire des bananes frites fort convenablement à la maison, ou même du très respectable vermicelle au bœuf, jamais on n'aurait pu rivaliser avec le bouillon de l'ambulant. Sans parler du plaisir qu'il y avait à converser au coin de la rue. C'était un des charmes du vieux Saigon, à l'époque où la ville n'était pas encore envahie de Honda.

La haie d'hibiscus, la grille de fer ou le mur hérissé de tessons de bouteilles ne nuisaient donc en rien aux échanges. Entre la maison coloniale et la rue populaire, le va-et-vient ne cessait pas. La rigidité apparente de la façade, n'était jamais que la garante du cloisonnement et de la hiérarchie sociale.

Je me souviens aussi des odeurs, et surtout celle, puissante et pénétrante, du *nuoc mam*. Cette saumure de poisson assaisonnait tous les plats vietnamiens, ceux des riches comme ceux des pauvres. Ses effluves s'échappaient des dépendances, se mêlaient à celles du voisinage, aux cuisines ambulantes, à d'autres odeurs subtilement imprécises, parfums de fruits ou de fleurs, pour donner cette lourde mixture d'essences qui rebutait si fort les Européens nouvellement débarqués. Ils ignoraient que cette odeur de *nuoc mam*, si désagréable lorsqu'elle est dense, devient étrangement appétissante lorsqu'elle émane des coupelles disposées pour les repas, et qu'elle transformerait en or gastronomique n'importe quel insipide navet.

Certains mois de l'année, une autre puanteur le disputait en

puissance au *nuoc mam*. C'était celle d'un énorme fruit, le *sau rieng* ou duryon. Sa saveur compensait largement son odeur. Le Viêt-Nam ne pouvait trouver de symbole plus frappant que ce fruit ambigu, et parfois je me demande si la compréhension du pays ne commençait pas par là : savoir si, oui ou non, on appréciait le duryon.

Deux fois par jour, un klaxon de voiture, le grincement du portail, le crissement du gravier, rompaient cet univers de bruits et d'odeurs. Mon père rentrait. Sa voix grave, sa diction rapide, son accent rocailleux apportaient, par leur contraste avec le pépiement vietnamien, le souffle d'un autre monde, plus envahissant encore les jours où il amenait avec lui le cortège des voix hautes de ses compatriotes. Leur langage n'était ni celui de ma mère, ni celui des autres Blancs. « *U Christu ! fa una calore ! La camisja e sempre in acqua !* » Depuis que ma tante Philippa était arrivée d'Ajaccio, c'était en corse que mon père lui parlait.

Je ne sais pour quelle raison, négligence, paresse, ou simplement la crainte d'embrouiller l'esprit d'un enfant avec des langues si diverses – « Entre sa mère annamite, son père corse, l'*assam* cantonaise et le français officiel, il ne va plus s'y retrouver, ce petit » – le corse ne me fut pas enseigné, mais je le reçus comme un langage familier, compréhensible. Il portait la marque de mon père et, comme tout ce qui se rattachait à sa personne, une aura particulière, au même titre que ses costumes de shantung, ses chaussures pointues et brillantes ou son eau de cologne, la Jean-Marie Farina. Ce parfum dont il s'aspergeait, essentiellement après la sieste, pour aviver des nerfs engourdis par le sommeil, était pour lui l'emblême de l'homme propre et élégant.

Dès mon plus jeune âge, mon père m'apparut comme un personnage inassimilable, sans nationalité précise. J'étais fasciné par ses apparitions souvent météoriques et la brusquerie de sa tendresse. Je ne me souviens pas, ou peut-être je ne veux pas me souvenir, de l'avoir entendu employer avec les « Annamites », les domestiques surtout, et les gens du peuple, ce jargon dissonnant qu'on appelait le « petit nègre », devenu langue commune aux colonisateurs et aux colonisés : « Toi moyen faire ci, porter ça ? », « Toi y en a pas connaisse » « Monsié Patron vouloir manger qui ça ? » « La ba dam couture y en a foutu costume monsié » « Allez, mao len ». Les Français s'exprimaient ainsi avec leurs

boys ou boyesses[5], sous prétexte de se faire comprendre, mais les petits Blancs finissaient par employer ce même « petit nègre » avec des Vietnamiens cultivés dont ils n'avaient pas su deviner l'instruction ou le rang social, ce qui ne manquait pas de provoquer des incidents, d'attiser les haines plus ou moins latentes.

Par chance, ce genre de dialogue quotidien entre les *ba dam*, les femmes françaises, et leurs domestiques me fut épargné. Mais il reste pour moi le symbole de l'immense malentendu qui pesait sournoisement sur les relations entre les deux communautés. Dans les maisons européennes, les rapports entre maîtres et serviteurs m'ont toujours laissé un sentiment de gêne, même si les premiers, encouragés par la résignation de leurs subordonnés, ne paraissaient pas en avoir conscience. Après tout, on troquait ce mépris pour la paix du ventre. A la maison, rien de tel. Ma mère était bonne. Il lui arrivait parfois de lever la main pour punir quelque faute de Chi Ba, mais ce geste ne choquait pas dans le contexte féodal de l'époque. Mes grands-parents, qui dans leur fief de Mytho, agrémentaient leurs sanctions de coups de rotin, étaient souvent beaucoup plus sévères. Non, décidément, la vie suivait son cours, sans trop de heurts, sous le climat nonchalant de la Cochinchine. Le Dragon sommeillait encore.

Lorsque vers cinq heures de l'après-midi, la chaleur tombait, il arrivait à mon père de venir chercher toute la famille avec la grosse Buick noire pour faire le « tour d'inspection ». C'était alors la promenade habituelle des Saigonnais en mal de campagne, dans les environs orientaux de la ville. La voiture se frayait un chemin à coups de klaxon au milieu d'une foule de pauvres gens vêtus de noir. Ceux qu'on appelait les *nha quê*, les paysans, trottinaient le corps ployé sous d'énormes fardeaux, les tiges de leurs balanciers tendus à la limite de la cassure. Partout, des enfants couraient in-, conscients du danger, au milieu de chiens galeux. A notre passage, les pousse-pousse faméliques ou les « boîtes d'allumettes », ces sortes de tilbury collectifs auxquels étaient attelés de minuscules chevaux, se rangeaient sur les bas-côtés. Sous l'ombre des vastes chapeaux coniques, on avait du mal à discerner les visages, mais je n'oublierais jamais les regards, qui, accrochés aux équipages des riches, étincelaient d'une indéfinissable lueur.

5. On désignait ainsi les serviteurs.

Mes parents, qui venaient là pour essayer de capter quelque rare souffle d'air, et détendre des nerfs éprouvés par l'attente de la mousson, ne semblaient pas y prendre garde. Dans quelle mesure cette indifférence était-elle feinte ? Je ne pouvais le deviner.

Sans savoir encore que les Vietnamiens appelaient les métis « *dau ga, dit vit* », « tête de poulet, cul de canard », je ressentis très tôt l'inégalité des conditions et l'isolement dans lequel me plongeait cette belle maison propre et ordonnée, alors que dehors tant d'enfants de mon âge vivaient dans la liberté de la poussière et de la boue.

Cette solitude prenait des teintes plus aigües à la tombée du jour lorsque je devais abandonner le monde extérieur à la redoutable nuit tropicale. L'ordonnancement bien français du jardin n'avait pu, en effet, étouffer le caractère sauvage de la végétation, ni éliminer toutes ces cohortes d'insectes qui le transformaient en une véritable jungle miniature. Dans les buis taillés avec soin et l'herbe tondue avec régularité, régnait une faune de moustiques, de mouches et de fourmis rouges dont l'agressivité interdisait tout repos. La violence du soleil n'aurait-elle pas été un obstacle majeur, il ne pouvait être question de s'étendre sur la pelouse ni de s'adosser aux arbres. Mais tout cela n'était rien comparé à l'univers qui se mettait en place dès que la nuit tombait, rapide, chassant vers les habitations les êtres humains. On respirait alors le parfum capiteux des fleurs de frangipaniers mêlé à celui des baguettes d'encens qu'Assam faisait brûler dans sa chambre à la mémoire de ses vénérés ancêtres. C'était l'heure où Chi Ba allumait sous toutes les tables des spirales vertes, odoriférantes, destinées à chasser les moustiques, dressant au-dessus des lits les voiles blancs des moustiquaires. L'heure aussi des margouillats, ces lézards miniatures à la peau transparente, lancés sur les murs à la chasse aux moustiques. L'heure où les bruits commençaient à résonner d'une manière si étrange que l'angoisse le disputait à l'imaginaire : un tam-tam imprécis et lointain venu du fond des âges, un gong lugubre en provenance de la pagode voisine, les prières ou plutôt les complaintes que récitaient les domestiques catholiques en compagnie de ma mère, les croassements sinistres des crapauds buffles de la saison des pluies répercutés dans les égouts en interminables échos, les cris ridicules des geckos dont

chacun comptait instinctivement les « *ta kê, ta kê* », dans l'espoir d'y déceler des augures favorables. L'heure de la nuit, l'heure du rêve.

A l'époque de la mousson, la pluie compacte et apaisante tressait autour de la maison sans vitres une autre moustiquaire, plus irréelle celle-là, comme pour emprisonner notre intimité, et alors ce rêve prenait une intensité telle qu'il semblait triompher de la réalité. Des rêves de cette sorte, un « tête de poulet, cul de canard » savait qu'il devait les emmagasiner et en faire son refuge pour surmonter les problèmes de sa condition ambiguë.

II.
L'île de l'Ogre

Le réceptacle de mes rêves fut une île. Non pas Kalliste, l'île de Beauté lointaine dont mon père ne cessait de parler et que j'attendis dix-huit ans avant de connaître, mais celle, plus proche, de Ngu Hiêp, *Cu lao nam thom,* l'île aux cinq villages, devenue le fief de mes grands-parents, après avoir été celui d'un personnage redoutable, le Tong Doc Tran ba Loc. Ce dernier, qui était un oncle de ma grand-mère, avait laissé au Viêt-nam du Sud le souvenir et l'image d'un ogre.

Ngu Hiêp était le berceau de ma famille vietnamienne. L'île flottait au milieu d'un des bras multiples du large Mékong, à proximité de Mytho, dans cet Ouest, cœur nourricier de la Cochinchine. Elle est associée dans mon esprit à l'eau, celle du fleuve qui charrie l'or des alluvions, celle qui tombe plusieurs mois de l'année durant, et transforme le Viêt-Nam en un univers de jade habité de rêves d'amour, de démons indomptables.

Avant d'y accéder, on passait d'abord par Mytho, distante de Saigon d'environ soixante-dix kilomètres. La route était étroite et dangereuse, peuplée de piétons, de buffles, de carrioles, de chiens, d'enfants. On les voyait traverser en tous sens, ignorant les voitures, les autocars, les camions si lourds de leurs surcharges qu'ils semblaient prêts à basculer au moindre coup de volant. La voie ferrée coupait la route en plusieurs points, transformant les passages à niveau en marchés temporaires où se dégustait tout ce qui pouvait se manger dans le delta. Les arrêts forcés étaient nombreux, qu'il faille alimenter en eau de rizière un radiateur ou réparer un pneu crevé. Ils permettaient de humer l'odeur de la vase, de sentir les palpitations d'une campagne riche et rassurante. Car, en plein jour et au premier abord, cette campagne était rassurante. Elle respirait la prospérité, les belles récoltes de riz : « Il suffit de creuser un trou dans la vase, d'y plonger la main et d'en retirer un

poisson ! », disait-on, et c'était vrai.

Dans cette Cochinchine, moins surpeuplée que l'étroit delta du fleuve Rouge au Nord, nul ne mourait de faim, n'y connaissait les difficultés politiques et économiques de l'Annam ou du Tonkin.

Et, malgré sa monotonie, ce plat pays était beau : un océan de rizières vertes qui s'étendait à perte de vue jusqu'à l'horizon indécis où ciel et terre disparaissaient dans la brume humide, que griffait la calligraphie sombre des bouquets d'arbres en bordure des villages, que tachait l'ocre et le blanc des tombes dispersées en un savant désordre par les géomanciens. Au premier plan, se découpaient les silhouettes familières du buffle et du paysan tenant à la main le manche de sa charrue comme le gouvernail d'un sampan.

Quand venait le temps de la mousson, d'énormes nuages noyaient le paysage, le transformant en une gigantesque fresque mouvante, agitée de mille nuances de gris, rehaussée de reflets verts, bleus, proche de ces plaques de jade ou d'agathe que grave l'orfèvre chinois. Si elles n'avaient été parsemées de taches troublantes : trop de dos brûlés par le soleil, courbés sur la boue des rizières dans l'anonymat des vêtements noirs et des chapeaux coniques, trop d'épaules écrasées de fardeaux énormes, trop d'enfants aux ventres nus gonflés comme des ballons, trop d'accidents de la route réglés par marchandage de boutiquiers.

Je me souviens ainsi du premier cadavre, du premier corps humain mutilé qu'il m'ait été donné de voir, une femme dont la tête, heurtée par la voiture d'un Européen, n'était plus qu'un petit tas de bouillie sanglante. Il y avait un attroupement, et des discussions animées. Le chauffeur vietnamien, responsable de l'accident se tourna vers son maître européen et lui dit : « Patron moyen donner vingt piastres, y en a fini, nous c'est moyen partir ».

L'Européen fouilla dans sa serviette, en retira quelques billets et les tendit au chauffeur qui souriait, craignant plus la colère du patron que celle du mari de la victime. Tout le monde se dispersa en silence. « Que voulez-vous, conclut l'Européen, ce sont des enfants, complètement inconscients ; ils ne réfléchissent pas, cette femme a traversé sans même regarder ! » On se demandait parfois, quand les victimes étaient des vieillards, s'il ne s'agissait pas de sacrifices volontaires, destinés à permettre aux enfants de gagner un peu d'argent sur leur vie devenue inutile.

Pour ma part, ce cadavre vietnamien devait être le premier

d'une longue lignée. Chair de pauvre, sacrifiée ou irresponsable, écrasée par quelque machine infernale venue d'un autre monde.

Mytho était une charmante petite ville coloniale. Elle avait un quartier européen et un quartier vietnamien avec une enclave commerçante chinoise. Tout ce qu'il y a de plus classique en fait de ville indochinoise. Un voûte de flamboyants aux fleurs écarlates dressait à son entrée une sorte d'arc de triomphe de bienvenue, donnant accès par le boulevard Bourdais au jardin de la résidence de l'administrateur français. De part et d'autre de cet axe central, la caserne d'infanterie coloniale, l'hôpital, le stade, l'église, le collège, quelques maisons de riches vietnamiens et de fonctionnaires français, et même une tribune, assez étriquée il est vrai, qui servait aux défilés.

Les habitations vietnamiennes, de la paillote aux « compartiments » de bois ou de briques - les unes et les autres construites sans étage et composées de deux ou trois pièces en enfilade - voisinaient avec les boutiques. On y vendait les produits de la ville aux gens des campagnes. Le marché actif et très achalandé attestait la richesse de la région. On y pratiquait le commerce du riz, des fruits, des poissons et des porcs. Une promenade longeait le fleuve. Elle était toujours envahie d'une nuée d'enfants et de pousse-pousse, sauf aux abords de la Résidence, gardée par un *linh*, un soldat de la garde indigène. En contrebas, l'eau du fleuve, lourde et beige, charriait sous l'effet de courants assez violents des amas de détritus, troncs de cocotiers, charognes, herbes verdâtres. D'énormes sampans, chargés à ras bord de riz, y glissaient majestueusement au milieu d'embarcations plus légères dirigées par des rameurs. Debout, et dans un mouvement de balancier, ils pagayaient à petits coups réguliers et nonchalants. De temps à autre, on voyait aussi passer le bac de Ben Tre, traversant le fleuve avec son chargement de paysans, de carrioles et de voitures, ou la chaloupe des Messageries Fluviales, un relent d'Occident.

La propriété de mes grands-parents se trouvait à Binh Duc, un peu plus en amont. On pouvait y accéder par un raccourci et éviter ainsi Mytho. Dès la bifurcation de la route de Saigon, on tombait d'emblée sur le fief du Doc Phu Mau. Les paysans rangés sur les bas côtés de la route de terre, tenaient respectueusement

leurs chapeaux coniques sur leurs poitrines en manière de boucliers. Leur tête était inclinée dans un geste de servilité. Cette attitude que ma mère trouvait naturelle gênait mon père.

La propriété de Binh Duc, résidence de mes grands-parents quand ils n'étaient pas à Ngu Hiêp pour la récolte, ne ressemblait nullement à un palais. Seuls les paysants habitués à leurs paillotes, lui trouvaient une forme de luxe. Elle se composait essentiellement d'une sorte de hangar, de grande superficie, aux murs de bois à claire-voie, dans lequel tout le monde vivait, mangeait, dormait, et d'une maison à étage, de style colonial européen, qui servait en quelque sorte de salle de réception pour les visiteurs étrangers. Tout autour, un immense verger s'arrêtait comme à regret à la berge du fleuve ; les derniers cocotiers se penchaient sur l'eau comme des nageurs prêts à plonger.

C'était dans le hangar que ma grand-mère passait ses journées, recevant les négociants chinois qui venaient acheter le riz, donnant des ordres pour la gestion de la propriété, priant en compagnie de sa famille et de son personnel dont elle surveillait étroitement le comportement, ou jouant aux cartes. La salle était occupée d'immenses bat-flanc de teck. Assis en tailleur, chacun allait s'installer pour parler, jouer, manger , c'est là aussi que la maisonnée dormait. Hormis ces bat-flanc, l'ameublement était sommaire et rustique, la décoration simple : des portraits des maîtres du lieu, des images édifiantes et quelques panneaux de bois gravés où étaient inscrites en idéogrammes des sentences confucéennes. A l'heure des repas, la grande salle se transformait en réfectoire. On y apportait les plats de la vaste cuisine contigüe où travaillait à longueur de journée une troupe de femmes bavardes et actives, la cuisine étant elle-même ouverte sur une véritable ferme, avec poulaillers, cages à lapins, porcherie, sans compter deux bassins de vingt mètres de longueur, reliés au fleuve, d'où les poissons venaient, attirés par la nourriture qu'on leur prodiguait ; dans l'un on y jetait les restes de riz, de maïs ou de pain, pour les poissons destinés à la consommation domestique, dans l'autre le produit des latrines - qu'on avait édifiées à cette intention au-dessus du bassin - pour les poissons destinés à la vente. La région de Mytho était célèbre pour sa friture. On disait sa saveur inégalée dans le delta.

Le hangar formait un tout. Aucune porte n'en séparait les différentes salles. Jusqu'au jour où ma grand-mère, qui avait seule les

initiatives, se lança dans une expérience industrielle de fabrication de savon, façon Marseille, le savon Con Cop ou savon du tigre. Dans un tel bâtiment, sans cloisons et sans portes, il est facile d'imaginer à quel point le bruit des machines était gênant, mais la réduction au maximum des frais d'établissement passait avant le confort.

Salle de réception, réfectoire, lieu de culte même, tripot, dortoir et fabrique, ce hangar était aussi pour les fermiers et les paysans l'endroit redoutable où, sur l'intervention de ma grand-mère pouvaient se résoudre ou se compliquer leurs problèmes financiers. Ils furent nombreux ceux qui défilèrent ainsi, respectueusement inclinés, les deux mains jointes sur la poitrine, serrant contre eux le mouchoir quadrillé qui, de temps à autre et d'un geste gauche, essuierait une bouche rougie de bétel. Devant eux, ma grand-mère imperturbable, figée, se tenait assise en tailleur sur son bat-flanc. Elle gardait toujours près d'elle une petite fille dont la fonction consistait à préparer la mixture de noix d'arec, de feuilles de bétel, et de chaux. Il fallait écraser le tout dans un gobelet avant de le présenter sur un plateau de laque rouge à la toute-puissante maîtresse du lieu.

Je revois encore ma grand-mère mastiquant soigneusement son bétel alors que se déroulaient des discussions interminables, entrecoupées de silences, au cours desquels les cerveaux se livraient à des calculs sans fin d'intérêts et de recherches tactiques dont le résultat final était hélas, et comme toujours, soumis à la raison du plus fort. Les impôts, les taxes, les pots de vin, les avances, les dettes de jeu, la maladie, les accidents, la mort du chef de famille, autant de malheurs qui amenaient tous ces fermiers à solliciter des prêts à des taux meurtriers.

Les pratiques usuraires et les abus des notables dans l'application des règlements fiscaux allaient être à l'origine des jacqueries de 1930[1]. Les paysans finissaient par laisser entre les mains du fisc et des notables près du tiers de leurs gains, sans parler de la manière vexatoire dont ils étaient traités. Ils devaient un jour s'en prendre aux propriétaires. Ces expéditions vengeresses, qu'on appelait « les pirateries », furent rapidement assimilées à celles des bandits. La répression put alors s'abattre en toute bonne

1. Moins graves en Cochinchine que dans le Nord Annam, où les mandarins ne connaissaient guère de limites à leurs exactions.

conscience; le mouvement, encore peu organisé, fut jugulé. Mes grands-parents eurent la chance d'échapper à ces troubles : leurs terres étaient exploitées par leurs propres cousins. Entre gens du même clan, la révolte est difficile !

Les vices des riches étaient dénoncés à Mytho par un missionnaire français, le père Bar, mais les homélies de ce Savonarole prononcées dans un vietnamien approximatif, quasiment incompréhensible, restaient sans effet. Ma grand-mère, par exemple, ne se privait pas d'organiser d'énormes parties de *tu sac*, ce jeu des quatre couleurs particulièrement vilipandé par le père Bar, et que fréquentaient pendant plusieurs jours les notables de la région. Ces divertissements exigeaient dans leur préparation un vrai cérémonial. Sur le bat-flanc du hangar, on étalait des nattes propres et bien glissantes, qui tiendraient lieu de tapis vert. On apportait des traversins miniatures ou des coussins laqués rouges ou noirs en forme de parallélépipèdes. On les destinait au repos des jambes et des reins qui seraient soumis, on le savait, à une rude épreuve d'endurance. Alors seulement les dames riches du voisinage arrivaient, les unes en voitures, les autres en pousse-pousse, accompagnées de leurs servantes chargées de l'attirail réservé au bétel. Après s'être saluées et congratulées, elles troquaient leurs belles tuniques de soie pour d'autres, plus légères, et s'installaient sur les nattes. Les gestes étaient lents, décontractés. On savait que la partie serait longue, qu'on mangerait et coucherait sur place.

Les doigts effilés, allongés d'ongles interminables acérés comme des poignards et alourdis de bagues serties d'énormes pierres précieuses, s'emparaient avec précision et promptitude des minuscules cartes aux quatre couleurs imprimées d'idéogrammes chinois. Aux instants de pause et d'attente, les joueuses se frottaient les dents d'une touffe de tabac, aussitôt recrachée dans les pots de cuivre que leur offraient les servantes.

Devant chacune des joueuses, les tas de billets et de pièces de monnaie donnaient une indication sur le sens du jeu; lorsqu'il fallait remettre une mise, un pan de tunique se soulevait. De la poche d'une veste intérieure on extrayait un rouleau de billets soigneusement enveloppé de papier... Au fil des heures, la fatigue finissant par se faire sentir, on appelait les petites bonnes pour le massage. L'huile d'embrocation chinoise dégageait alors un parfum pénétrant, utilisé à titre d'excitant. D'où lentement cette atmos-

phère d'intimité étrange qui s'installait entre les joueurs, parfois si provocante qu'elle semblait rejeter le monde extérieur. Il arrivait que des hommes jouent avec les femmes. Leur présence ajoutait alors une note d'ambiguïté à l'atmosphère.

Mon grand-père, lui, ne participait jamais à ces parties et beaucoup chuchotaient qu'il en profitait pour rejoindre quelque concubine, autre pratique dénonçée avec force par le père Bar. En réalité, c'était un notable très apprécié des administrateurs français, en raison de sa connaissance de la langue française et de sa belle prestance. Il était aussi grand qu'un Européen et la franchise de son regard impressionnait ses interlocuteurs.

Il exerçait ses fonctions dans la villa qu'un petit préau séparait du hangar. C'était en quelque sorte la vitrine à l'occidentale de la demeure. Personne n'y vivait, mais mon grand-père y recevait les visiteurs étrangers; l'ameublement de l'habitation était adpaté à ses fonctions et, comme l'architecture de la maison elle-même, une imitation de ce qui se faisait chez les Français : vérandas, chaises d'acajou autour d'une table de teck, photos officielles aux murs – pour rappeler les heures de gloire de mon grand-père – piano pour ma mère, bibelots importés de France. La plupart des souvenirs touristiques avaient été offerts par des parents ou amis à leur retour d'Occident.

Un jour, mon grand-père fut convoqué à la résidence de M. l'administrateur qui lui annonça la visite d'un écrivain célèbre, hautement recommandé par les autorités : l'auteur des *Croix de bois*, Roland Dorgelès, avait l'intention d'écrire un livre sur l'Indochine; il fallait lui donner la meilleure impression de la province, et M. l'administrateur aurait été heureux que Dorgelès fût reçu par M. le Doc Phu. Mon grand-père qui était hospitalier et flatté qu'on fît appel à lui pour recevoir une telle célébrité, organisa aussitôt avec le plus grand soin la réception. Il la voulait aussi belle que celle de l'administrateur lui-même ! Sur-le-champ, donc, il convoqua mon oncle Duc, le frère aîné de ma mère, afin de solliciter ses conseils. Mon oncle Duc pouvait en effet se vanter d'avoir effectué plusieurs voyages en Europe, et même écrit un ouvrage relativement célèbre, intitulé *Manuel de politesse française à l'usage des Annamites*. Son avis fut formel : « Il faut que Tam – c'était ma mère – joue du piano, que l'on offre du champagne et que l'on soigne la décoration. Bien montrer surtout que nous ne

sommes pas des *nha que* mais des gens qui ont bien retenu les leçons de l'Occident ! » Evidemment, il n'était pas question de faire visiter l'extraordinaire demeure vietnamienne, si vivante, si naturelle, mais préservée quoiqu'il arrive des regards étrangers, autant par complexe d'infériorité que par réflexes d'autodéfense. « La manière dont nous vivons n'intéresse pas les étrangers ! » disait ma grand-mère, « ils se moqueraient de nous » ajoutait mon oncle Duc.

De l'avis de tous, la réception fut fort réussie et M. l'administrateur s'en fut, ravi. Quant à Dorgelès, il écrivit : « ... Ce charmant Doc Phu de la province de Mytho, qui n'a conservé d'annamite que la tunique noire et vous reçoit, non pas dans la pièce ornée de laques et de fixés, mais dans le salon français aux colonnes de stuc et aux meubles d'acajou, où l'on peut admirer, entre deux bleus de Huê, une Nénette ébouriffée, comme on en trouve à Montmartre chez les lingères et les coiffeurs pour dames. Pas de thé l'après-midi : du champagne. Et la plus jeune des filles, se mettant au piano, nous a joué *le Pélican*... Progrès ou décadence ? »

J'imagine, pour ma part, que mon grand-père et mon oncle, le visage congestionné par le champagne qu'ils n'avaient pas l'habitude de boire n'attendirent pas longtemps, après le départ de leurs honorables visiteurs, pour se précipiter vers la demeure vietnamienne avaler quelques tasses de thé brûlant. Ma grand-mère qui ne parlait pas un mot de français, avait assisté à la réception sans mot dire, et regardé avec une sorte d'indifférence amusée la mascarade à laquelle les Vietnamiens croyaient devoir se livrer pour plaire aux Français. Car ma grand-mère n'était pas dupe. Si elle comprenait les bénéfices considérables que les grandes familles du Sud réussissaient à tirer de la domination étrangère, elle ne parvenait pas plus que les autres à extirper de son cœur les relents d'une xénophobie que des millénaires de domination étrangère avait suscité chez les siens. Elle le savait, il fallait composer, et elle donnait raison au Doc Phu qui conservait sa dignité en toute circonstance, se gardant des excès, comme l'avait fait son oncle, cet étrange et orgueilleux Tong Doc Tran ba Loc, « la panthère grise de Cai Lay ».

Le Tong Doc était une puissante personnalité, un féodal ambitieux comme il en surgissait périodiquement dans l'Empire d'Annam à la faveur de la guerre civile. Depuis longtemps, les